

35^e
édition!

LA BÂTIE!
Festival de Genève 2 au 17 sept 2011 www.batie.ch
022 738 19 19

Dossier de presse
théâtre 1^{re} suisse

ANGÉLICA LIDDELL (ES)



EL AÑO DE RICARDO

Théâtre Saint-Gervais
ve 2 sept, sa 3 sept 21h

durée : 120 minutes

langue : espagnol surtitré français

*Avertissement : certaines scènes peuvent choquer la sensibilité des spectateurs
(16 ans révolus)*

LA CASA DE LA FUERZA

Château Rouge/Annemasse
ve 9 sept 20h, sa 10 sept 18h

durée : 270 minutes (partie 1 : 50 min, entracte 1 : 15 min,
partie 2 : 120 min, entracte 2 : 25 min, partie 3 : 60 min)

langue : espagnol surtitré français

*Avertissement : certaines scènes peuvent choquer la sensibilité des spectateurs
(18 ans révolus)*



©Angélica Liddell

CHF 33 € 22
(tarifs réduits CHF 22 € 15/ CHF 15 € 10)

Billetterie

billetterie@batie.ch

www.batie.ch

Dès le 23 août:

Salle Communale de Plainpalais

52, rue du Carouge

1205 Genève

+4122 738 19 19

Pour Château Rouge/Annemasse

Bus gratuit à disposition du public,
réservation obligatoire à la billetterie du Festival

Contact presse

Sarah Margot Calame - presse@batie.ch +4122 908 69 52 +4178 756 25 48

ANGÉLICA LIDDELL, UNE BIOGRAPHIE

Cela fait 18 ans que l'Espagnole écrit, joue, crie les maux du monde. En 2010, cette artiste inclassable pour qui la scène est un moyen de dire, de prendre la parole et de réveiller ceux qui l'écoutent, a fait sensation au Festival d'Avignon. Dans le cadre de sa thématique consacrée à la création contemporaine ibérique, La Bâtie-Festival de Genève a le plaisir d'accueillir deux projets d'Angélica Liddell.

« Dans cette artiste exceptionnelle, coriace et fragile, chacun se reconnaît. Chacun souffre. Chacun renaît. »

La Marseillaise, Denis Bonneville, juillet 2010

Née à Figueres (Espagne), en 1966, Angélica Liddell crée la compagnie Atra Bilis Teatro en 1993, à partir d'une expression latine que la médecine antique utilisait pour qualifier l'humeur épaisse et noire qu'elle pensait être la cause de la mélancolie. Un nom comme un programme décliné dans une vingtaine de pièces écrites par cette artiste, auteure, metteuse en scène et interprète de ses propres créations. Ses mots, d'une poésie crue et violente, sont ceux de la souffrance intime et collective, l'une et l'autre étant indissociables chez Angélica Liddell. Mais ne lui parlez pas d'engagement : elle préfère se définir comme une «résistante civile», guidée par la compassion, l'art de partager la souffrance. En écrivant sa douleur intime, elle écrit celle des autres.

Ses œuvres ont été traduites en français, anglais, roumain, russe et portugais. Prix de dramaturgie innovante Maison de l'Amérique/Casa de América 2003 pour *La pasión anotada de Nubila Wahlheim*. Prix SGAE de théâtre 2004 pour *Mi relación con la comida*. Prix oeil Critique Second Millénaire 2005 pour l'ensemble de son oeuvre. Prix Notodo du public pour le meilleur spectacle de l'année 2007 avec *Perro muerto en tintorería: los fuertes*. Prix Valle Inclán 2008 pour *El año de Ricardo* (sa 3 sept, di 4 sept 21h, Théâtre Saint-Gervais Genève). Ses dernières oeuvres sont *Te haré invencible con mi derrota* et *La casa de la fuerza* (ve 9 sept 20h,sa 10 sept 18h, Château Rouge/Annemasse).

Le nouveau spectacle *Maudit soit l'homme qui se confie en l'homme : Un projet d'alphabétisation*, coproduit par le Festival de Otoño en Primavera et le Festival d'Avignon, sera créé le 19 mai 2011 à Madrid dans le cadre du Festival de Otoño en Primavera.

Le 4 sept à 15h30, à la Villa Bernasconi
Angélica Liddell rencontrera le public pour discuter de son travail

A visiter

Le site de l'artiste

www.angelicaliddell.com

«*La Casa de la fuerza (La Maison de la force)*», extrait vidéo

www.theatre-contemporain.tv/video/La-Casa-de-la-fuerza-La-Maison-de-la-force-extraits-video

Angélica Liddell pour «*El año de Ricardo (L'Année de Richard)*» Avignon 2010, extrait vidéo

www.theatre-contemporain.tv/video/Conference-de-presse-du-14-juillet-1826

EL AÑO DE RICARDO

Quelques notes

Inspiré du *Richard III* de Shakespeare, Ricardo est incarné par Angélica Liddell elle-même, accompagnée par son fidèle Catesby, presque muet, sur une scène qui peu à peu se peuple de spectres. En Ricardo se concentrent les excès du pouvoir, les abus de la tyrannie, la servilité de l'individu et les bassesses de la société.

« Comment aurait été Lénine s'il n'avait pas été malade ? » C'est l'une des questions fondamentales posées dans *El año de Ricardo (L'Année de Richard)*. À quel moment la souffrance privée devient-elle souffrance collective ? Dans quelle mesure le monde est-il le produit d'une pathologie ? Les rapports entre corps et pouvoir, entre la sphère privée et la sphère publique, voilà ce qui sous-tend ce Richard monstrueux, cet exhibitionniste cynique qui profite des points faibles des gouvernements légitimes pour justifier son alliance répugnante avec l'injustice. Il est un vil manipulateur d'opinion. Il utilise le narcissisme des masses mécontentes et l'égoïsme de l'individu prospère pour rallier le peuple à son infamie. Convaincre la société tout entière que la crainte est le fondement de la sécurité, faire de la crainte l'ordre mondial, tel est son plus grand désir. Il n'est pas sans rappeler certaines tyrannies bien connues, dont les plaies continuent à saigner car le deuil n'a pas été fait. En Espagne, en Argentine, au Chili, les blessures se rouvrent et suintent à nouveau en présence des assassins.

Mais ce Richard est plus proche encore du génocide légitime des tyrans d'aujourd'hui, passés maîtres dans l'art de camoufler leurs innombrables crimes sous le maquillage de la démocratie. Comme d'autres, il accède au pouvoir en se servant du système démocratique mais sans croire à la démocratie. Il sait les hommes enclins à l'obéissance, alors que les démocraties, pour atteindre leur maturité, requièrent de la part des citoyens un sens élevé de la responsabilité individuelle. Il sait que le citoyen préfère se sentir Nation plutôt que Peuple.

Sommes-nous vraiment les enfants des Lumières ? Quelles sont les fissures de la démocratie dont se sert le tyran pour exercer son impitoyable domination et mener à bien ses aspirations illicites en toute légalité ? Richard est un monstre, un héritier de la représentation médiévale du mal. Il est baroque et maniériste. Son corps sera le territoire scénique. La laideur est la réponse ultime à un monde où l'art, l'histoire et l'idéologie sont morts.

Angélica Liddell - traduction Christilla Vasserot

Le personnage shakespearien

Richard III (The Life and Death of Richard the Third) de William Shakespeare raconte le dernier épisode de la guerre des Deux-Roses : alors que les York ont triomphé des Lancastre, le clan des vainqueurs va se déchirer jusqu'à son propre anéantissement. Duc de Gloucester, l'ambitieux Richard le bossu jalouse la couronne royale de son frère, Edouard IV. Par des manipulations diaboliques, assorties de trahisons et de crimes, il accède au trône. S'ouvre alors un règne de terreur qui s'achèvera par la mort de Richard III sur le champ de bataille.

Plus qu'une chronique historique, la pièce de Shakespeare tire le portrait d'un des personnages les plus fascinants et les plus méchants du théâtre, celui de Richard III, laid, difforme et boiteux, qui va ravir le pouvoir à ses frères et à leur descendance en les conduisant à la mort.

Distribution

Texte, mise en scène, scénographie et costumes Angélica Liddell

Avec Angélica Liddell, Gumersindo Puche

Lumière Carlos Marquerie

Assistant lumière Félix Garma

Son Félix Magalhães

Régie Carmen Menager

Assistants de production Maria José Fernández, Mamen Adeva

Traduction Christilla Vasserot

Production exécutive Gumersindo Puche

Production Atra Bilis Teatro / Iaquinandí SL

Avec le soutien du Gouvernement régional de Madrid et de l'INAEM du Ministère de la Culture espagnol

Date de création 2005

Extraits de presse

« Ivresse, colère, consolation. Une description en raccourci des trois volets du spectacle coup-de-poing de la performeuse Angélica Liddell. (...) Après cinq heures de performance, le public ressort le souffle coupé par l'émotion »
Le Dauphiné Vaulcuse, M.P., 26 juillet 2010

« Cette femme-là a choisi de porter la douleur du monde, son impudeur n'a rien à voir avec le nombri-lisme, ses humiliations affichées ont l'ambition d'être un antidote, déversé en partage.»
La Marseillaise, Denis Bonneville, 12 juillet 2010

« Cinq heures trente d'une originalité aussi bouleversante que troublante. Un événement à commenter sans fin tant il renvoie chacun au plus intime et à l'universel. (...) Si Angélica Liddell est espagnole, c'est au Mexique qu'elle nous entraîne, hantée qu'elle est notamment par les mortes de Ciudad Juárez, hantée aussi par la lucidité des Trois sœurs d'Anton Tchekhov dont certaines scènes constituent le point de fuite de cette sarabande infernale, violente comme l'est le monde pour la petite fille qui se prénomme Angelica et a choisi pour nom de sa compagnie, Atra Bilis Teatro. »
Le Figaro, Armelle Héliot, 13 juillet 2010

« Ici, le temps s'est arrêté. Ici, on ne triche pas, on ne ment pas. On vit. On meurt. On ressuscite. Angélica Liddell défie le temps, l'espace, les lois de la gravité. (...) Le théâtre de Liddell panse les plaies ouvertes de nos sœurs de Ciudad Juárez, province de Chihuahua, enlevées, violées, battues à mort et jetées dans les décombres de la ville. Et c'est bouleversant. »
L'Humanité, Marie-José Sirach, 12 juillet 2010

Quelques notes

Consacré au martyre vécu par les femmes violées et assassinées dans l'indifférence générale à Ciudad Juarez dans la province mexicaine du Chihuahua, *La casa de la fuerza* (*La Maison de la force*) mélange les genres et étale des drames aussi bien intimes que sociétaux. Un spectacle physique et saisissant, en trois tableaux, dont les images revisitées par l'Espagnole Angélica Liddell des oeuvres de Vélasquez, Goya, Millet ou Gauguin, construisent les étapes d'une liturgie de la douleur.

Angélica Liddell s'impose en *mater dolorosa* d'un monde terrorisé, qui souffre autant qu'il se rassure dans la solitude.

La maison de la force, c'est la maison de la solitude. C'est un putain d'endroit où l'on compense l'épuisement spirituel par l'épuisement physique. C'est le lieu où l'on n'est pas aimé, où l'on s'exerce au non-sentiment pour compenser le trop-plein de sentiments. C'est le lieu de l'humiliation et de la frustration. «Pourquoi nous infliges-tu toute cette douleur alors que tu ne nous as pas donné la force de la supporter?», demande Job.

Le 2 octobre 2008, jour de mon anniversaire, j'étais mal fichue, le temps qui passe me rendait malade, j'avais désormais pleinement conscience d'avoir perdu tout ce que j'aimais ou avais aimé. J'étais éfrayée, furieuse et triste. J'avais pratiquement cessé de lire et d'écrire. Le jour même, je me suis inscrite dans un club de sport, le lieu de la force et de la résistance, pour y chercher de la contradiction ou du soulagement. C'est là qu'est née *La Maison de la force*.

J'y ai découvert que l'épuisement physique m'aidait à supporter la défaite spirituelle. Je m'exténuais dans des exercices de préparation à la solitude. Mais, peu à peu, la solitude a violemment pris le pas sur la force. Dès lors, la solitude et la force se sont livrés une bataille sans merci. Et la force m'a permis de creuser au plus profond de la fragilité, de l'imperfection, de la faiblesse et de la vulnérabilité. Le superficiel (la force, le sexe, les blessures, tout ce qui se voit) est immédiatement devenu une façon de révéler les convulsions des effroyables profondeurs. Le superficiel dévoilait le secret.

Un jour où j'étais en train d'écrire à la cafétéria de la cinémathèque, je me suis remémoré la façon dont les trois sœurs de Tchekhov se mentent à elles-mêmes, et cela m'a fait l'effet d'une claque sidérale. «Il faut travailler, disait Irina, il faut travailler.» Le travail s'avérait une forme d'anéantissement.

Mon second voyage au Mexique a été un autre élément décisif. De même que les plaisanteries sur les Juifs ont atteint leur sommet à Auschwitz, le mépris routinier infligé à la femme atteint là-bas son sommet dans le «féminicide» : le sommet de l'humiliation quotidienne, ce sont toutes ces femmes mortes à Ciudad Juárez, dans l'État du Chihuahua, et toutes ces lois rongées par la misogynie.

La Maison de la force est peut-être la pièce dans laquelle j'ai le plus ardemment cherché à trouver un sens à la vie. Il fallait bien sortir de ce putain de tunnel. La vie est un lieu où nous ne laisserons pas plus de trace qu'une chenille écrasée sur un chemin, mais l'amour y est voué à l'échec, l'intelligence y est vouée à l'échec, nous nous détruisons les uns les autres, par lâcheté, nous humilions et nous sommes humiliés, jusqu'au bout.

Angélica Liddell - traduction Christilla Vasserot

Distribution

Texte et mise en scène Angélica Liddell

Avec Cynthia Aguirre, Perla Bonilla, Getsemaní de San Marcos, Lola Jiménez, Angélica Liddell, María Sánchez, Pau de Nut (violoncelle), Orchestre Solís (mariachis), Juan Carlos Heredia (strongman), Josué Monje (assistant strongman)

Lumière Carlos Marquerie

Costumes Josep Font, Angélica Liddell, Maria Escoté

Traduction Christilla Vasserot

Assistant lumière Félix Garma

Son Félix Magalhães

Régie machines Ernesto Ruiz, Renald San Miguel

Régie Carmen Menager

Assistants de production Maria José Fernández, Mamen Adeva

Production exécutive Gumersindo Puche

Production Atra Bilis Teatro / Iaquinandi SL

Coproduction Teatro de La Laboral, Centre Párraga, Festival de Otoño de la Communauté de Madrid en collaboration avec Entreprienas Producciones (Mexico)

Avec le soutien du Gouvernement régional de Madrid et de l'INAEM du Ministère de la Culture espagnol

Remerciements à La Porta

Date de création 2009

Extraits de presse

« Hystérie critique, pour dénoncer l'obsénité et l'horreur d'un monde malade : une performance en forme de cri qui laisse Angélica Liddell pantelante. Et nous subjugués. »

La Provence, Danièle Carraz, 19 juillet 2010

« El año de Ricardo, quasi solo enragé d'Angélica Liddell, a laissé sous le choc: pas seulement du fait de la violence «scandaleuse» des paroles et de la gestuelle ; incarnant un Richard III plus monstre contemporain que shakespearien, la performeuse utilise son corps comme un matériau «obsène» pour dénoncer l'obsénité et l'horreur d'un monde malade. Mais au-delà, l'extraordinaire mise en danger de la comédienne stupéfie!»

La Provence, D.CZ, 21 juillet 2010

« Angélica Liddell est une bête de scène au milieu d'une arène, celle de la représentation du pouvoir et du mal. Elle est une tornade qui arrache tout sur son passage, une furie humaine qui bascule d'un état maniaco-dépressif à la folie dictatoriale. A travers le corps difforme de Richard III, elle interroge ce «mal concret» dont parlait Brecht, face au pouvoir. »

Le Dauphiné, Delphine Michelangeli, 19 juillet 2010

Sur www.batie.ch

découvrez les photos, vidéos et autres informations en lien avec le spectacle

Des photos libres de droit, pour publication médias sont à télécharger sous www.batie.ch/presse